

CENTRES ÉTRANGERS SÉRIE L

Objet d'étude : Le personnage de roman du XVIII^{ème} siècle à nos jours.

Textes :

Texte A : Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

Texte B : Guy de Maupassant, *Bel Ami*, 1885.

Texte C : Alain Robbe-Grillet, *La Jalousie*, 1957.

Texte D : Georges Perec, *Les Choses, Une histoire des années soixante*, 1965.

Texte A : Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

[Emma, jeune fille romanesque a épousé un médiocre officier de santé et elle s'ennuie. Un événement vient rompre la monotonie de son existence : les deux époux sont invités à un bal.]

Emma se sentit, en entrant, enveloppée par un air chaud, mélange du parfum des fleurs et du beau linge, du fumet des viandes et de l'odeur des truffes. Les bougies des candélabres allongeaient des flammes sur les cloches d'argent ; les cristaux à facettes, couverts d'une buée mate, se renvoyaient des rayons pâles ; des bouquets étaient en ligne sur toute la longueur de la table, et dans les assiettes à larges bordures, les serviettes, arrangées en manière de bonnet d'évêque, tenaient entre le bâillement de leurs deux plis chacune un petit pain de forme ovale. [...]

Madame Savary remarqua que plusieurs dames n'avaient pas mis leurs gants dans leurs verres. Cependant, au bout de la table, seul parmi toutes ces femmes, courbé sur son assiette remplie et la serviette nouée dans le dos comme un enfant, un vieillard mangeait, laissant tomber de sa bouche des gouttes de sauce. Il avait les yeux éraillés et portait une petite queue enroulée d'un ruban noir. C'était le beau-père du marquis, le vieux duc de Laverdière, l'ancien favori du comte d'Artois, dans le temps des parties de chasse au Vaudreuil, chez le marquis de Conflans, et qui avait été disoit-on, l'amant de la reine Marie-Antoinette entre MM. De Coigny et de Lauzun. Il avait mené une vie bruyante de débauches, plei ne de duels, de paris, de femmes enlevées, avait dévoré sa fortune et effrayé toute sa famille. Un domestique derrière sa chaise, lui nommait tout haut, dans l'oreille, les plats qu'il désignait du doigt en bégayant ; et sans cesse les yeux d'Emma revenaient d'eux-mêmes sur ce vieil homme à lèvres pendantes, comme sur quelque chose d'extraordinaire et d'auguste. Il avait vécu à la cour et couché dans le lit des reines !

On versa du vin de Champagne à la glace. Emma frissonna de toute sa peau en sentant ce froid dans sa bouche. Elle n'avait jamais vu de grenades ni mangé d'ananas. Le sucre en poudre lui parut plus blanc et plus fin qu'ailleurs.

Les dames, ensuite, montèrent dans leurs chambres s'apprêter pour le bal.

Texte B : Guy de Maupassant, *Bel Ami*, livre 1.

[Georges Duroy, jeune officier désargenté de retour d'Algérie, à la recherche d'un emploi, a rencontré à Paris son ami Forestier, journaliste à La Vie Française. Ce dernier, lors d'un repas à son domicile, lui permet de rencontrer M. Walter, directeur du journal : il compte lui présenter Georges et le faire embaucher en tant que journaliste.]

Le dîner était fort bon ; chacun s'extasiait. M. Walter mangeait comme un ogre, ne parlait presque pas, et considérait d'un regard oblique, glissé sous ses lunettes, les mets qu'on lui présentait. Norbert de Varenne lui tenait tête et laissait tomber pariais des gouttes de sauce sur son plastron de chemise.

Forestier, souriant et sérieux, surveillait, échangeait avec sa femme des regards d'intelligence, à la façon de compères accomplissant ensemble une besogne difficile et qui marche à souhait. Les visages devenaient rouges, les voix s'enflaient. De moment en moment, le domestique murmurait à l'oreille des convives : « Corton-Château-Laroze ? »

Duroy avait trouvé le corton de son goût et il laissait chaque fois emplir son verre. Une gaieté délicieuse entraînait en lui, une gaieté chaude, qui lui montait du ventre à la tête, lui courait dans les membres, le pénétrait tout entier. Il se sentait envahi par un bien-être complet, un bien-être de vie et de pensée, de corps et d'âme. Et une envie de parler lui venait, de se faire remarquer, d'être écouté, apprécié comme ces hommes dont on savourait les moindres expressions.

Mais la causerie qui allait sans cesse, accrochant les idées les unes aux autres, sautant d'un sujet à l'autre sur un mot, un rien, après avoir fait le tour des événements du jour et avoir effleuré, en passant, mille questions, revint à la grande interpellation de Monsieur Morel sur la colonisation de l'Algérie.

M. Walter, entre deux services, fit quelques plaisanteries car il avait l'esprit sceptique et gras. Forestier raconta son article du lendemain. Jacques Rival réclama un gouvernement militaire avec des concessions de terres accordées à tous les officiers après trente années de service colonial. [...]

Un léger silence suivit, on souriait. Georges Duroy ouvrit la bouche et prononça, surpris par le son de sa propre voix, comme s'il ne s'était jamais entendu parler : « Ce qui manque le plus là-bas, c'est la bonne terre. Les propriétés vraiment fertiles coûtent aussi cher qu'en France et sont achetées, comme placements de fonds, par des Parisiens très riches. Les vrais colons, les pauvres, ceux qui s'exilent faute de pain, sont rejetés dans le désert, où il ne pousse rien, par manque d'eau. » Tout le monde le regardait. Il se sentit rougir, M. Walter demanda : « Vous connaissez l'Algérie, Monsieur ? »

Texte C : Alain Robbe-Grillet, *La Jalousie*¹, 1957.

[Dans une plantation, quelque part en Afrique, deux couples se retrouvent chaque soir sur une terrasse: A... et son mari que l'on ne voit jamais, y reçoivent Franck et son épouse Christiane.]

Pour le dîner, Franck est encore là, souriant, loquace, affable. Christiane, cette fois ne l'a pas accompagné ; elle est restée chez eux avec l'enfant, qui avait un peu de fièvre. Il n'est pas rare, à présent, que son mari vienne sans elle : à cause de l'enfant, à cause aussi des propres troubles de Christiane, dont la santé s'accommode mal de ce climat humide et chaud, à cause des ennuis domestiques qu'elle doit à ses serviteurs trop nombreux et mal dirigés. Ce soir, pourtant, A... paraissait l'attendre. Du moins avait-elle fait mettre quatre couverts. Elle donne l'ordre d'enlever tout de suite celui qui ne doit pas servir.

Sur la terrasse, Franck se laisse tomber dans un des fauteuils bas et prononce son exclamation - désormais coutumière - au sujet de leur confort. Ce sont des fauteuils très simples, en bois et sangles de cuir, exécutés sur les indications de A... par un artisan indigène. Elle se penche vers Franck pour lui tendre son verre.

Bien qu'il fasse tout à fait nuit maintenant, elle a demandé de ne pas emporter les lampes, qui -dit-elle -attirent les moustiques. Les verres sont emplis, presque jusqu'au bord, d'un mélange de cognac et d'eau gazeuse où flotte un petit cube de glace. Pour ne pas risquer d'en renverser le contenu par un faux mouvement, dans l'obscurité complète, elle s'est approchée le plus possible du fauteuil où est assis Franck, tenant avec précaution dans la main droite le verre qu'elle lui destine. Elle s'appuie de l'autre main au bras du fauteuil et se penche vers lui, si près que leurs têtes sont l'une contre l'autre. Il murmure quelques mots : un remerciement sans doute.

Elle se redresse d'un mouvement souple, s'empare du troisième verre - qu'elle ne craint pas de renverser, car il est beaucoup moins plein - et va s'asseoir à côté de Franck, tandis que celui-ci continue l'histoire du camion en panne commencée dès son arrivée.

C'est elle-même qui a disposé les fauteuils ce soir, quand elle les a fait apporter sur la terrasse. Celui qu'elle a désigné à Franck et le sien se trouvent côte à côte, contre le mur, de la maison -le dos au mur évidemment -sous la fenêtre du bureau. Elle a ainsi le fauteuil de Franck à sa gauche, et sur sa droite -mais plus en avant -la petite table où sont les bouteilles.

Les deux autres fauteuils sont placés de l'autre côté de cette table, davantage encore vers la droite, de manière à ne pas intercepter la vue entre les deux premiers et la balustrade de la terrasse. Pour la même raison de « vue », ces deux derniers fauteuils ne sont pas tournés vers le reste du groupe : ils ont été mis de biais, orientés obliquement vers la balustrade à jours et l'amont de la vallée. Cette disposition oblige les personnes qui s'y trouvent assises à de fortes rotations de tête vers la gauche, si elles veulent apercevoir A... - surtout en ce qui concerne le quatrième fauteuil, le plus éloigné.

1. Le titre *La Jalousie*, évoque dans le roman les fenêtres à lames de la maison coloniale, mais aussi la jalousie du mari, le narrateur.

Texte D : Georges Perec, *Les Choses, Une histoire des années soixante*, 1965.

[Georges Perec décrit la vie quotidienne d'un jeune couple du 20e siècle, issu des classes moyennes, l'idée que ces jeunes gens se font du bonheur, les raisons pour lesquelles ce bonheur leur reste inaccessible... Dans le texte suivant, l'écrivain évoque leurs soirées entre amis.]

Leur plus grand plaisir était d'oublier ensemble, c'est-à-dire de se distraire. Ils adoraient boire, d'abord, et ils buvaient beaucoup, souvent, ensemble. Ils fréquentaient le *Harry's New York Bar*, rue Daunou, les cafés du Palais-Royal, le *Balzar*, Lipp, et quelques autres. Ils aimaient la bière de Munich, la Guinness, le gin, les punch bouillants ou glacés, les alcools de fruits. Ils consacraient parfois des soirées entières à boire, resserrés autour de deux tables rapprochées pour la circonstance, et ils parlaient interminablement, de la vie qu'ils auraient aimé mener, des livres qu'ils écriraient un jour, des travaux qu'ils aimeraient entreprendre, des films qu'ils avaient vus ou qu'ils allaient voir, de l'humanité, de la situation politique, de leurs vacances prochaines, de leurs vacances passées, d'une sortie à la campagne, d'un petit voyage à Bruges, à Anvers ou à Bâle. Et parfois se plongeant de plus en plus dans ces rêves collectifs, sans chercher à s'en éveiller, mais les relançant sans cesse avec une complicité tacite, ils finissaient par perdre tout contact avec la réalité. Alors, de temps en temps, une main simplement émergeait du groupe : le garçon arrivait, emportait les grès vides et en rapportait d'autres et bientôt la conversation, s'épaississant de plus en plus, ne roulait plus que sur ce qu'ils venaient de boire, sur leur ivresse, sur leur soif, sur leur bonheur.

Ils étaient épris de liberté ! Il leur semblait que le monde entier était à leur mesure ; ils vivaient au rythme exact de leur soif, et leur exubérance était inextinguible ; leur enthousiasme ne connaissait plus de bornes. Ils auraient pu marcher, courir, danser, chanter toute la nuit.

Le lendemain, ils ne se voyaient pas. Les couples restaient enfermés chez eux, à la diète, écœurés, abusant de cafés noirs et de cachets effervescents. Ils ne sortaient qu'à la nuit tombée, allaient manger dans un snack-bar cher un steak nature. Ils prenaient des décisions draconiennes : ils ne fumeraient plus, ne boiraient plus, ne gaspilleraient plus leur argent.

I- Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Ces quatre extraits mettent en scène des personnages au cours de repas ou de soirées. Montrez comment ces textes proposent différents modes de représentation des personnages principaux.

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

- **Commentaire**

Vous commenterez le texte d'Alain Robbe-Grillet, extrait de *La Jalousie* (texte C).

- **Dissertation**

Attendez-vous d'un personnage de roman qu'il soit proche de vous ?

Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les romans que vous avez lus et étudiés ainsi que sur les textes du corpus.

- **Invention**

L'extrait de *Madame Bovary* (texte A) se clôt sur cette phrase : « Les dames, ensuite, montèrent dans leurs chambres s'apprêter pour le bal ».

Imaginez le récit de l'épisode du bal vu à travers le regard émerveillé d'Emma.